

charriaient les rivières ou qu'on arrachait aux entrailles de la terre, il poussa l'exploitation des mines au-delà de ce qu'on avait cru possible. Ces travaux étaient exécutés par les seuls Indiens, qui étaient encore obligés au service domestique.

L'oppression enfanta le désespoir; mais que peut le désespoir sans un corps robuste, sans l'énergie de l'âme, sans armes et sans discipline? Aussi les attroupemens qu'il avait formés furent-ils dissipés, quoique plus lentement, plus difficilement qu'on ne l'avait espéré. Les chefs, tous les chefs sans exception, périrent dans des tourmens inexprimables; et la nation entière, dont une partie avait jusqu'alors échappé au joug, se vit condamnée à une éternelle servitude.

Cette tyrannie convenait à Ovando, dont les volontés arbitraires ne devaient plus trouver d'opposition. Elle convenait aux Espagnols fixés dans la colonie, dont on multipliait les esclaves. Elle convenait aux courtisans, qui, sans passer les mers, obtenaient des terres et des bras qui, en leur assurant un grand revenu, n'exigeaient de leur part ni soins ni avances. Elle convenait au gouvernement, qui voyait croître chaque jour les trésors arrivés du nouveau monde. Mais la source de ces criminelles prospérités allait tarir, parce que la fatigue, la misère, le chagrin et le glaive avaient moissonné la plupart des malheureux auxquels on les devait. Une avidité insatiable imagina d'aller voler sur le continent et dans les îles

voisines d'autres sauvages pour remplacer ceux qui avaient péri.

Le peu qui restait des anciens, les nouveaux, en plus grand nombre, qu'on devait à un trop horrible brigandage, tous étaient également accouplés au travail comme des bêtes. Des verges faisaient relever ceux qui pliaient sous leurs fardeaux. Il n'y avait de communication entre les deux sexes qu'à la dérobee. Les hommes périsaient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fatigue. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles expiraient de faim et de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnaient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que j'écris.

Pendant que ces scènes d'horreur consumaient la ruine des premières plages envahies par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, des aventuriers de leur nation dévastaient les grandes et petites Antilles, le continent depuis l'Orénoque jusqu'au Darien, quelques rivages de la mer du Sud. Les moins féroces d'entre eux avaient même jeté les fondemens d'un petit nombre de colonies, dont celle de Cuba était la plus florissante.

VIII.
Navigations
qui condui-
sent les Es-
pagnols à la
connaissance
du Mexique.

Diégo de Vélasquez, qui l'avait établie, et qui la gouvernait, conçut l'ambition de faire arborer les drapeaux espagnols dans des contrées qui ne se fussent pas encore courbées devant eux. Ses regards s'arrêtèrent sur l'Yucatan, que quelques navigateurs de sa nation avaient aperçu, mais sans y descendre. François Hernandès de Cordoue se chargea de l'expédition. Il mit à la voile le 8 février 1517 avec cent dix hommes embarqués sur trois navires, et aborda le premier mars au cap Catoche, la pointe la plus méridionale de cette grande péninsule. Dans deux combats que les Indiens lui livrèrent, il perdit le tiers de ses compagnons, et ce malheur le réduisit à regagner Cuba, où il ne tarda pas à mourir des blessures qu'il avait reçues.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avait offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie, sans gouvernement. Pour la première fois on venait de voir des hommes logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases les métaux précieux.

Cette découverte pouvait faire craindre des dangers nouveaux; mais elle offrait aussi l'appât d'un butin plus riche, et deux cent quarante Espagnols se précipitèrent le 8 d'avril 1518 sur quatre vaisseaux qu'armait à ses dépens le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avaient publié les aventuriers qui les avaient précédés,

poussèrent leur navigation plus loin vers l'ouest, et crurent apercevoir partout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, et quelquefois on les reçut avec un respect qui tenait de l'adoration. Dans une ou deux occasions ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux opinèrent à former un établissement sur ces belles plages. Leur commandant Grijalva, trop servilement soumis peut-être à la défense qui lui en avait été faite, se refusa à leurs instances. Il préféra d'aller rendre compte des connaissances qu'il avait acquises sur l'empire du Mexique, dont il avait parcouru toutes les côtes.

Aussitôt la conquête de cette vaste et opulente région est arrêtée par Vélasquez. Le choix de l'instrument qu'il y emploiera l'occupe plus long-temps. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités nécessaires pour la faire réussir, ou qui aura trop d'élévation pour lui en rendre hommage. On le décide enfin pour Fernand Cortez, celui des colons que ses talens appellent le plus impérieusement à une entreprise difficile, mais le moins disposé par caractère à céder la gloire de ses succès et à rester dans une éternelle dépendance.

C'était un homme de condition, né en 1485 à Médellin, dans l'Estramadoure. Sa famille le des-

tinait à l'étude des lois ; mais son inclination le poussa aux armes. Il devait partir pour aller apprendre la guerre en Italie sous Gonsalve de Cordoue, lorsqu'une maladie grave l'empêcha d'entrer dans la carrière qui lui était ouverte. En 1504 ses espérances se tournèrent vers Saint-Dominique, où sa parenté avec Ovando lui promettait de l'avancement. Peut-être se serait-il contenté de la fortune qu'il y avait faite, de la réputation qu'il y avait acquise, si Cuba ne lui eût offert un théâtre où son intelligence et sa valeur devaient se développer avec plus d'éclat. Ses actions parurent en effet si brillantes et si bien combinées, que les mécontents de la nouvelle colonie le chargèrent du dangereux honneur de porter à l'audience royale leurs griefs contre un trop fier et trop injuste chef. Le secret de sa mission fut pénétré, et on le condamna à porter sa tête sur un échafaud. Des sollicitations puissantes ayant obtenu que la peine de mort serait commuée en une prison perpétuelle, il fut embarqué pour aller subir son sort. Pour éviter cette destinée, il se précipita dans la mer, et regagna à travers mille périls le rivage qui l'avait vu partir. Ce courage, ou si l'on veut cette témérité, lui valut son pardon ; et Vélasquez crut s'en être assez assuré par cette indulgence pour pouvoir lui confier sûrement une expédition au succès de laquelle il attachait sa gloire et son bonheur.

Les mesures hardies, fermes, sages, ardentes

que prend Cortez pour faire réussir une entreprise dont il prévoit et veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop ombrageux. On le voit occupé, d'abord en secret, et publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante, qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée. Repentir tardif. Avant que soient achevés les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze très-petits bâtimens, elle a mis à la voile, le 10 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cent huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées et de piques, quatre fauconneaux, et dix pièces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paraître, n'étaient pas même fournis par la couronne, qui ne contribuait alors que de son nom aux découvertes qu'on tentait, aux établissemens qui s'y formaient. C'étaient les particuliers qui concevaient les plans d'agrandissement, qui les dirigeaient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutaient à leurs dépens. La soif de l'or et l'esprit de chevalerie, qui n'était pas éteint encore, excitaient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisaient également accourir au Nouveau-Monde des hommes de la première et de la dernière classe de la société, des brigands qui ne respiraient que le pillage, et des esprits exaltés qui

croyaient voler à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits et par tant d'actions extraordinaires ; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce et leur vaillance si gigantesque.

Cortez relâcha d'abord à l'île de Cozumel, où un heureux hasard lui amena l'Espagnol d'Aguilar, qui, jeté par la tempête sur une côte éloignée, avait erré huit ans dans ces régions. Il continua sa navigation vers la grande rivière à laquelle Grisjalva s'était permis de donner son nom. Loin d'y trouver l'accueil que son prédécesseur y avait reçu, les habitans en parurent déterminés à l'empêcher de prendre terre. Inutilement il envoya d'Aguilar, qui entendait leur langue, pour assurer que ses intentions n'avaient rien d'hostile, d'innombrables flèches lancées des canots et du rivage sur la flotte l'avertirent que les dispositions des peuples étaient entièrement changées. Son artillerie dissipa deux fois ces faibles Indiens, et lui ouvrit Tabasco, leur bourgade principale. Ses canons lui servirent encore à mettre en déroute une nombreuse armée qui s'était très-rapidement formée. Trois défaites consécutives persuadèrent au cacique du pays qu'il était temps de procurer la paix à ses sujets. Il l'obtint en reconnaissant les rois de Castille pour ses souverains, en livrant aux instrumens de leurs victoires de l'or, des viyres, des vêtemens, une vingtaine de femmes destinées à les servir et à leur préparer le maïs le

seul grain alors connu dans le Nouveau-Monde.

Ce succès ne toucha que peu Cortez, qui se sentait appelé à de plus hautes destinées. Son impatience ne tarda pas à être satisfaite. Quelques jours d'une navigation facile le portèrent au mois d'avril sur les côtes du Mexique. A peine avait-il jeté l'ancre entre l'île Saint-Jean d'Ulua et le continent, que deux pirogues abordèrent la flotte. Ceux qui les montaient se dirent envoyés par le gouverneur et par le général de la province pour s'informer du motif qui avait amené tant de vaisseaux sur ces rivages, et pour leur offrir les secours dont ils pourraient avoir besoin pour s'en éloigner. Leur discours ne fut pas compris, et l'on allait les renvoyer sans réponse lorsque Marina, l'une des femmes obtenues à Tabasco, s'offrit pour interprète. Elle rendit en yucatan ce qu'ils avaient dit, et d'Aguilar, qui entendait cet idiome, le traduisit en castillan. Cortez se vit alors en état de s'expliquer, et assura les députés que bientôt leurs maîtres seraient instruits de ses intentions. Le débarquement eut lieu le lendemain ; et un camp fortifié à la hâte reçut le même jour les troupes, les chevaux et l'artillerie.

Pilpatocé et Teutilé, les deux personnages importans au nom desquels les premières paroles avaient été portées, ne se firent pas attendre. Cortez les reçut à la tête de son armée, et leur signifia qu'il était chargé par le plus grand mo-

ix.
Les Espa-
gnols abor-
dent au Mexi-
que.